

1977

Pauline Julien (née en 1928)

« *Ses chansons donnent la parole aux femmes* »

Par Hélène Pedneault

In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 450-452.

Née à Trois-Rivières le 23 mai 1928, dernière d'une famille de onze enfants, Pauline Julien grandit au Cap-de-la-Madeleine. À dix-huit ans, déjà possédée par la passion des arts, elle part à Québec rejoindre sa sœur aînée, pour faire du théâtre et de la danse. En pratiquant trente-six métiers, elle fait partie de La Nef, une troupe de jeunes animés de la même passion qu'elle. Parmi eux : Paul Hébert, Roland Lepage, Pierre Boucher, Jacques Létourneau, avec qui elle « mange du théâtre » avant d'aller travailler, de six heures à huit heures du matin. Deux ans plus tard, elle arrive à Montréal, où elle était déjà venue toute petite avec son grand frère, marchand de légumes. De cette ville, elle ne connaissait que la rue Notre-Dame qui longe le fleuve, le port, le Vieux-Montréal et le marché. Nous sommes en 1948. Elle se joint alors à la Compagnie du masque, dirigée par Charlotte Boisjoli et Fernand Doré. Elle y rencontre celui qui deviendra son mari, le comédien Jacques Galipeau.

Elle ne chante pas encore, elle n'y pense même pas. C'est ainsi qu'elle « monte » à Paris en 1952 pour étudier le théâtre. C'est là que naîtront ses deux enfants, Pascale et Nicolas. C'est pendant ces années de passion pure et de survie difficile qu'elle remplace au pied levé une chanteuse dans un spectacle. Sans le savoir, elle venait de devenir Pauline Julien, celle qui a fait les beaux soirs des cabarets de la Rive gauche où débutaient des inconnus qui s'appelaient Raymond Devos, Pierre Perret et Anne Sylvestre, dont elle est l'interprète privilégiée depuis toutes ces années d'amitié qui s'incarneront dans un spectacle conjoint, *Gémeaux croisées*, en 1986, soit trente ans plus tard. Avec Gilles Vigneault et Jean-Pierre Ferland, Pauline Julien appartient à cette première génération de chanteurs québécois qui triomphent en Europe, dans la foulée de Félix Leclerc. Dans les années 1960-1970, elle chante sur les plus grandes scènes de Paris et d'Europe, à Bobino et à l'Olympia, entre autres salles légendaires.

En 1958, elle rentre au Québec après six ans d'absence. Elle y découvre une vie culturelle foisonnante. Elle se lie à des poètes comme Miron, à des peintres aussi. Elle ne repartira pas. Avec des chansons de Brecht, Brassens, Prévert, Vian et Ferré dans ses bagages, elle est l'une des âmes du Saint-Germain-des-Prés, du Café Saint-Jacques et du Théâtre Club, des cabarets de la Rive gauche revus et corrigés par Montréal, où la chanson québécoise est née dans la fête. La fête n'est pas terminée, mais ce Montréal n'existe plus. Très vite, Pauline Julien devient l'une des premières interprètes des jeunes auteurs québécois, avec Monique Leyrac et Renée Claude, à cette époque de forte poussée de fièvre nationaliste. Elle abandonne Brecht et

les auteurs français pour Vigneault, Lévesque, Des Rochers, Dor, Léveillé. On lui doit des interprétations inoubliables de classiques tels *Jack Monoloy*, *Les gens de mon pays*, *Ah que l'hiver*, *La Manic*, *Le rendez-vous*, *Bozo-les-culottes*, *L'homme de ma vie*, etc., qu'elle marque de sa voix incandescente qui soulève les foules. Tout de suite, elle s'identifie comme indépendantiste. En 1964, elle est consacrée héroïne nationale quand elle refuse de chanter devant la reine Elizabeth II en visite à Charlottetown.

Elle devient la *passionaria* du Québec, étiquette à double sens qui lui collera toujours à la peau, qui décrit à la fois la vérité de sa fougue et le malaise de beaucoup de gens de cette époque envers une femme qui parle haut et fort et ose se mêler de politique. Elle fait quelques tournées en Russie, elle parle de la Chine et de socialisme. Pendant la crise d'octobre 1970, on la met en prison avec son compagnon de pensée et de vie, le poète Gérald Godin. Les années 1970 et 1980 de Pauline Julien sont marquées par son engagement. Elle ne ménage pas son énergie et appuie des causes qui lui tiennent à cœur, de Centraide à la Ligue des droits de l'Homme, en passant par le logement pour familles à revenus modestes et le libre accès à l'avortement. Elle chante contre la guerre du Viêt-nam et pour l'indépendance du Québec et des femmes. Elle est de tous les spectacles à caractère politique, dont les fameux *Poèmes et chants de la résistance* qui ont suivi la crise d'octobre. En 1977, elle crée *Paroles de femmes*, un de ses plus beaux spectacles où, en plus de ses textes, elle chante ceux de Denise Boucher, Anne Sylvestre et Michel Tremblay. « C'est avec Pauline Julien, écrit Gilles Courtemanche, que les femmes trouvent leur chronique dans la chanson québécoise. Ses chansons donnent la parole aux femmes. »

Si on peut dire d'une interprète qu'elle fait une « œuvre », comme on le dit d'un auteur, alors Pauline Julien a une œuvre magistrale, composée des plus grandes chansons d'ici et d'ailleurs, ainsi que de chansons originales, écrites pour elle. Dans les années 1970, elle se met à écrire à son tour et signe plusieurs textes, dont *L'âme à la tendresse* et *L'étranger*, deux de ses plus grands succès. Durant cette période, on la voit au cinéma dans *La mort d'un bûcheron* de Gilles Carle et *Bulldozer* de Pierre Harel, deux jalons majeurs de la filmographie québécoise.

Pendant plus de vingt-cinq ans, Pauline Julien a été l'une des plus importantes ambassadrices du Québec à l'étranger. Personne ne pourra jamais mesurer l'intensité et la qualité des émotions qu'elle a fait vivre aux Québécois et Québécoises depuis plus de trente ans. En 1985, année où elle annonce qu'elle ne veut plus faire de récitals en solo et où tous les journalistes entendent qu'elle cesse de chanter, elle remporte, pour le deuxième fois, le Grand Prix du disque Charles-Cros pour son vingt-deuxième album : *Où peut-on vous toucher?* Depuis, elle a fait deux récitals conjoints : de 1986 à 1988, *Gémeaux croisées*, avec Anne Sylvestre, et *Voix parallèles* en 1990, avec la comédienne Hélène Loiselle, deux amies de longue date. Elle revient au théâtre : en 1989, elle joue dans *Rivage à l'abandon*, une production de Carbone 14, mise en scène par Gilles Maheu, et en 1991, elle est de la création de *La Maison cassée* de Victor Lévy-Beaulieu. Pauline Julien est une femme dans son siècle, dans son temps, dans son pays, dans sa ville; une femme qui a toujours su crier « Présente! » quand on avait besoin d'elle.

Si vous flânez à Montréal, vous verrez peut-être une femme à bicyclette, rousse tignasse de lionne au vent, quelque part dans le Plateau Mont-Royal ou le long du canal de Lachine. Vous entendrez peut-être plusieurs personnes lancer un « Salut Pauline » en lui faisant un signe de la main, comme à quelqu'un de proche, quelqu'un de la famille. Ce sera elle, Pauline Julien, cette femme à bicyclette, une grande artiste, une femme de convictions profondes, une allumeuse de vie quand le sommeil nous guette.

Sources

- DUPONT, Sylvie. Entrevue avec Pauline Julien dans *La Vie en rose*, n° 26 (mai 1985).
- GAUTHIER, Jean-Louis. Entrevue avec Pauline Julien dans *Châtelaine*, novembre 1985.
- MILLIÈRE, Guy. *Québec, chant des possibles*, Paris, Albin Michel, 1978.
- NORMAND, Pascal. *La Chanson québécoise, miroir d'un peuple*, Montréal, France-Amérique, 1981.
- ROY, Bruno. *Et cette Amérique chante en québécois*, Montréal, Leméac, 1978.
- SEVRAN, Pascal. *Dictionnaire de la chanson française*, Paris, Michel Lafon, 1988.
- SPACQ. *Le monde des auteurs-compositeurs du Québec, 1989-1990*.
- TREMBLAY-MATTE, Cécile. *La Chanson écrite au féminin*, Montréal, Trois, 1990.
- Le magazine de la Place des Arts*, programme du spectacle *Voix parallèles*, vol. 2, n° 1 (septembre-octobre 1990).